

Guy D'Amours

# Un réveil agité d'histoires



  
Les éditions  
**De Courberon**

**Les données de catalogage avant publication sont disponibles à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada.**

Les Éditions De Courberon  
500, rue Principale  
Saint-Patrice-de-Beaurivage (Qc) G0S 1B0  
**www.decourberon.com**  
Téléphone : 418 609-3458  
Télécopie : 1 866 596-3873

ISBN 978-2-922930-54-2

© Éditions De Courberon, 2012.

Tous droits réservés pour tous pays.



**Conseil des Arts  
du Canada**

**Canada Council  
for the Arts**

**SODEC**  
Québec 

Les éditions De Courberon remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

## Du même auteur

*Les mémoires de Merlin*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, Éditions De Courberon, 2001.

*D'un certain point de vue*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, Éditions De Courberon, 2002 [avec des illustrations à l'encre de Chine de Béatrice Leclercq].

*Un réveil agité d'histoires*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, Éditions De Courberon, 2003 [première édition].

*Les mémoires de Merlin*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, Éditions De Courberon, 2007 [nouvelle édition en format de poche].

*L'Attente*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, Éditions De Courberon (Collection « Murmure »), 2008.

*Tout sauf gris*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, Éditions De Courberon, 2009.

*Les bâtards de Camelot. Essai sur la problématique de la figure paternelle dans la légende arthurienne*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, Éditions De Courberon, 2011.

GUY D'AMOURS

Un réveil agité  
d'histoires

DE COURBERON

*À Luc et François,  
qui furent mes phares  
quand je naviguais sur  
les mers de la folie.*

Curieux qu'une moitié de notre vie soit faite de sommeil et que dans la moitié qui reste, la moitié encore soit faite d'oubli ou d'aveuglement sur l'avenir. C'est ainsi que l'on parvient par degrés insensibles à la mort: en rêvant la plupart du temps qu'on est en train de vivre.

Robert Merle  
*Madrapour*

Faire rêver les hommes est souvent le moyen le plus sûr de les tenir endormis – précisément parce que le rêve leur donne l'illusion d'être éveillés.

Gustave Thibon  
*L'ignorance étoilée*

I

Il dort.

Profondément, comme seul on peut le faire quand on oublie que demain viendra, quand on arrive à savoir que tout passe, ou mieux, qu'on le ressent.

Il dort.

Son sommeil est trompeur, car il ne sait pas qu'il dort. Il fait un rêve intense dans lequel il se sent réveillé. Il rêve qu'il vit, il ne vit qu'en rêve. Pourtant, chaque événement lui paraît réel, comme une percée de douleur qu'il ressent intensément, ou plaisir qui passe et qu'il désire encore et encore.

Mais il n'a pas toujours dormi. Sa naissance l'a tiré de ce que certains appellent le néant, mais qui n'est sûrement qu'un autre état; elle lui a montré un jour différent, un nouveau monde qu'il ne connaissait pas, ou dont il ne se souvenait plus.

D'un grand cri, il a dit qu'il voulait qu'on l'accueille, qu'on tende des bras vers lui, qu'on le berce, qu'on le protège contre l'ignorance d'exister et la crainte de vivre. Mais on a cru qu'il avait peur de la vie, qu'il hurlait pour qu'on le protège contre l'air qui entrainait en lui et qui fait vivre. Il voulait être, inspirer le souffle de l'existence à pleins poumons, et c'est déjà beaucoup, c'est déjà tout. Mais il n'a pas pu, on ne l'a pas laissé faire, trop dangereux disait-on, trop fou, trop tout.

Pas assez rien.

Et tout ça fait peur, tout ça est un miroir reflétant la médiocrité et hurlant l'amour et la vie, un cri qui angoisse et qui réveille.

Les dieux sont brisés, les gens sont fatigués, ses proches étaient épuisés, à tâtons cherchant le sens dans l'obscurité de leur apprentissage, de leur endoctrinement à voir le vrai dans le faux, à sentir le choix dans l'obligation.

Alors il s'est rendormi, fermant doucement les yeux, nourrisson aux cheveux gris,

mort avant d'avoir senti l'existence. Quand il les a ouverts à nouveau, il avait les yeux délavés par le sommeil de toute une vie, et, fatigué du vide, il les a fermés une dernière fois.

## La naissance

Zigma naquit dans un grand cri.  
Puis, il s'endormit durant des années.  
Ce long sommeil fut agité, comme la traversée d'une infinitude de mer sur une embarcation chétive.

Et il fit des rêves dans lesquels il s'appartenait.

Quelquefois, quand le hasard se faisait bruyant, tambourinement du vrai sur la porte trop close du superficiel et du faux, il frôlait ce point où le dormeur s'éveille après une longue nuit de tourments inconscients, soulagé d'un mensonge impitoyable. Il prenait alors connaissance de son état et se disait que tout cela n'était qu'un rêve d'où il allait bientôt être tiré. Mais le hasard ne serait pas le hasard si nous pouvions en connaître le résultat : si minutieux et calculateurs que nous puissions être, nos pas se

font toujours dans l'inconnu. Aussi, chaque fois, après un long soupir où s'étouffaient les plaintes d'un être vide, il se rendormait profondément.

Il y eut des périodes sans rêve, sans songes et sans idées. Dans ce calme parfait, il eut parfois l'impression qu'il n'était jamais né et que ce qu'il appelait sa conscience d'exister n'était que le cauchemar de quelqu'un d'autre.

II

La neige tombe.

Il la regarde silencieusement, et il ne manque pas un seul des pas de danse des milliers de flocons qui caracolent. La valse de l'hiver l'emporte loin de ses tracas, loin de tout, loin de lui. Où? Il ne le sait.

Et il s'en moque.

Il resterait là s'il pouvait, pour toujours, avec les flocons, sans ses soucis, sans tout, sans lui. Car sans lui tout est calme, sans lui il ne souffre plus, sans lui il est bien.

Son souffle se confond avec la brise, il n'est plus que le vent qui respire. Ses poumons ne lui appartiennent plus, quelque chose les gonfle sans sa volonté. Quelque chose qui murmure: « Aspire la vie, enfle-toi de la beauté du monde, remplis-toi de silence ». Et il obéit, docilement, se laissant aller à la plus grande liberté qui soit, celle

de n'être plus.

Puis il se souvient. De lui, de tout, de rien. Et la pensée même qu'il aurait voulu rester là-bas lui signifie qu'il est revenu. À lui, à tout, à rien.

La neige tombe toujours, mais il ne la voit plus. La tempête extérieure est avalée par celle de l'intérieur.

Sa tempête.

## Premier réveil

Après des années de sommeil, un matin, Zigma se réveilla.

Il regarda le soleil en face pour la première fois : ses yeux et son cœur, mèches trop longtemps mouillées par le futile et le dérisoire, furent instantanément enflammés.

Des larmes coulèrent sur ses joues et moururent aux coins de sa bouche ; il en dégusta le sel et trouva que c'était bon.

Il puisa dans cette saveur qu'il n'avait jamais goûtée la force de se lever et de se tenir sur ses jambes. Ses muscles atrophiés le faisaient horriblement souffrir et il dut attendre quelques instants avant de se risquer à avancer.

Après un certain temps, il fit un pas en avant, trébucha sur la peur de sa peur et tomba violemment sur le sol. Il eut alors envie de s'endormir à nouveau. S'effacer de

la toile d'un mauvais maître. C'était si facile de faire semblant de ne pas avoir chuté. Il ferma les yeux, se mit en position foétale, regroupant tout son être dans une infime partie de son âme que connaît mieux que quiconque le prisonnier du temps, et espéra que le sommeil revienne.

Mais il ne revint pas. Zigma se sentit plus éveillé qu'avant sa chute. Autour de lui, des centaines de sons nouveaux arrivaient à ses oreilles et soulevaient son âme vers le ciel.

Il leva les yeux pour la seconde fois et regarda la voûte azurée qui lui servait de toit. Il se jura alors que jamais, aussi longtemps que le monde supporterait le pas de son périple, il n'avancerait ailleurs qu'en ces lieux. Tout ce qu'il avait rêvé ne lui appartenait plus, ou plutôt avait-il l'impression d'avoir rendu ce qui ne lui avait jamais appartenu.

Il aurait pu s'asseoir là, simplement, sans chercher autre chose que ce bien-être, mais l'horizon semblait l'appeler doucement, une invitation à ouvrir ses yeux et son cœur sur tout ce qu'il voyait pour la première

fois. Il ressentait le désir intense de visiter ce monde de l'éveil.

Et il se mit en route vers nulle part.

### III

Demain. Hier. Aujourd'hui.

Son esprit n'est qu'une flamme qui vacille entre ces trois mondes. Chaque instant, chaque seconde ne sont que des bouts de chandelles consumés. Mais il reste des résidus de cire qui collent à son esprit. Et il confond la flamme et les restants de flamme. Des brindilles de bois mort et un vent qui peut-être viendra, voilà ce qui alimente sa lumière.

Demain. Hier. Aujourd'hui.

Il ne sait plus. Demain, c'est trop tôt. Hier, c'est trop tard. Aujourd'hui, c'est ici. Mais il n'est pas là. Il est déjà trop tôt ou trop tard.

Une rose le regarde et rit aux éclats de le voir si loin d'elle, si loin de lui, si loin de tout. Elle le pique au doigt et une goutte de sang lui rappelle à lui-même : il est vivant.

Il erre infiniment dans le labyrinthe du temps. Il cherche à s'accrocher à l'instant, à supprimer le mouvement continuels de son âme, bouchon de liège sur le raz de marée déclenché par Cronos.

Il envie les autres créatures, mammifères, poissons, oiseaux, tous présents à eux-mêmes, toujours, sans faillir. Même les plus minuscules des êtres, cellules, amibes, bactéries, ne sont pas esclaves de ce jeu cruel de la projection de soi hors de soi, de cette folie faite de regrets, de remords, d'espoir et de rêves.

Près de lui, un chat fait sa toilette. Il observe chacun des mouvements de l'animal, précis et nonchalants à la fois.

Le félin est là. À lui-même. Entier.

Lui est déjà loin. Il pense à ce matin, quand il rasait son visage devant le miroir. Il se souvient de cette action, mais il a oublié toutes les pensées qui l'éloignaient de ce qu'il faisait. Sa main conduisait machinalement la lame sur sa peau.

Comme une machine.

Fonction 1 : il s'est rasé.

Fonction 2 : d'un geste rapide il a passé un mouchoir humide dans le lavabo pour enlever les poils.

Fonction 3 : il a enfilé une veste, pris sa valise et il est sorti.

Fonction 4 : dans la rue, il a marché vers la station de métro. Il ne sentait la fine bruine que pour s'en protéger. Il a remonté son col, parce que c'est ce qu'il faut faire quand il pleut.

Fonction 5 : dans la station bondée, son regard s'est arrêté un instant sur un jeune homme qui annonçait la fin du monde : « Nous sommes tous morts, tous ! ». Un instant, il s'est demandé ce qui avait bien pu lui faire croire que les vivants étaient morts. Le métro est arrivé et sa réflexion s'est arrêtée avec la porte qui se refermait sur les passagers.

Fonction 6 : rapports, réunion, pause, téléphones, rapports, dîner, rendez-vous, pause, rapports : journée de travail.

Fonction 7 : retour à la maison. Il em-

brasse sa femme, il parle avec elle sans parler. Ils sont des ventriloques d'une espèce commune.

« C'était bien aujourd'hui au travail ?

– Oui, et toi ?

– Oui, mais mon collègue est malade, alors j'ai eu du boulot pour deux.

– Dommage.

– Dommage.

– C'est grave ?

– Quoi ?

– Bien pour ton collègue ?

– Heu... Je ne sais pas. Je ne crois pas. Il est fatigué ces temps-ci, c'est tout.

– Et toi ?

– Moi quoi ?

– Tu es fatigué ?

– Oui, un peu.

– Moi aussi. »

Fonction 8 : souper. La nourriture est avalée sans distinction, comme les propos qu'ils se tiennent :

« C'est bon.

– L'avantage avec le porc, c'est qu'on peut

le manger rosé.

– Oui.

– ...

– Il faudra penser à inviter ta mère bientôt.

– Oui, ça lui ferait plaisir.

– Elle aime le porc ?

– Oui, mais bien cuit.

– Alors on le fera bien cuire.

– Oui.

– ...

– ...

– Dis...

– Quoi ?

– Tu m'aimes ?

– Oui.

– Moi aussi.

– ...

– Il est vraiment bon ce porc. »

Fonction 9 : se divertir. Télévision, lecture, mots croisés, bulletin de nouvelles. Puis la machine est fatiguée.

Fonction 10 : sommeil. Avant de s'endormir, il se demande ce que lui réservera de-

main. Et il se surprend à penser que tout ça n'était peut-être qu'un rêve et que c'est en s'endormant qu'il se réveillera pour de vrai.

## La dame du lac

Zigma marcha durant de longues heures sans jamais s'arrêter, l'esprit aussi blanc que les ailes d'un cygne, respirant du souffle naturel d'un enfant repu sur le sein de sa mère. Le trajet lui était léger et ses jambes, qui lui avaient d'abord semblé paresseuses, endormies par le dur voyage de ceux qui marchent sans avancer, le portaient désormais aussi aisément que s'il eut toujours été un marcheur.

À la sortie d'un petit bois, il se trouva sur le bord d'un lac. Sérénité de s'avouer vaincu par plus puissant que soi. Il s'amusa alors à jeter de petits cailloux aux rêves des grenouilles. La nuit était sur le point de tomber, recouvrant le silence d'un autre silence, quand une voix se fit entendre derrière lui.

« Es-tu celui qui doit venir ? »

Il se retourna et découvrit une femme.

Elle parut ravie de sa surprise et esquissa un léger sourire avant de s'asseoir sur le sable, à ses côtés.

Il n'avait pas compris la question ; aussi ne dit-il rien et continua simplement son jeu improvisé, roi nonchalant distribuant des pièces d'or à des sujets inconnus. Elle l'imita, mais ses gestes étaient gracieux, porteurs d'une légèreté qui les faisait s'envoler, et chaque pierre lancée créait une multitude de ronds sur l'eau.

« Es-tu celui qui doit venir ? »

Les dessins formés sur la surface du lac étourdissaient Zigma. Mais cette fois, il avait compris la question.

« Je ne sais qui est celui que tu attends. »

Des femmes, il en avait connu plusieurs. Que des visages affublés de noms, des visages sur des corps qui rappelaient des instants d'une jouissance vide qui ne repaît pas celui qu'elle touche, mais qui le remplit d'une solitude plus grande encore que celle du solitaire. La solitude à deux.

Mais il voyait pour la première fois, sa

vue limitée au connu s'ouvrait sur plus grand qu'il n'avait imaginé. Il eut soudain envie de connaître la couleur de ses yeux et il plongea son regard dans le sien, méticuleusement, comme on dépose des fleurs devant la stèle d'un être qu'on a aimé. Sans attente, sans convoitise, il y découvrit deux rubis scintillants.

Et il la trouva belle.

Sans le quitter du regard, elle parla à nouveau, doucement :

« Ils attendent celui qui pourra leur montrer le chemin vers demain. Est-ce toi ? »

Il répondit :

« Il n'existe aucun chemin vers demain. Bientôt est déjà trop loin pour en connaître le passage. Et même s'il y en avait un, je ne suis pas celui qui pourrait le leur montrer. Sache que je me nomme Zigma et que je sors d'un très long sommeil qui m'a fatigué de tant dormir.

Je ne suis qu'aujourd'hui, je n'étais pas hier, je ne serai plus demain.

Comment pourrais-je montrer la voie

vers un point d'arrivée dont je ne connais pas même le départ? Ce serait prétendre qu'une flamme sait qu'elle consume le bois qui lui donne naissance, que le bois se voit devenir cendre, que le rêve sait qu'il en est un, que celui qui vit éprouve chacun de ses pas vers la mort. Or, la flamme n'est pas une cruelle meurtrière, le bois refuserait de brûler s'il se sentait devenir cendre, le rêve s'évanouirait en se réalisant tel et celui qui vit ignore que la mort veille dans la pièce d'à côté. »

Elle le regarda un moment sans rien dire, puis se leva lentement, avec la grâce du soleil qui enflamme l'horizon. Il pensa alors qu'elle allait partir, mais elle resta à ses côtés, le regard tourné vers l'autre rive.

La nuit était tombée et des sons étranges résonnaient aux alentours. Il commençait à faire plus froid et une vapeur montait lentement sur le lac, à la fois prophète et acteur principal du cycle de la nature. La femme eut un frisson et il pensa qu'il serait bon d'allumer un feu. Il ramassa des bouts

de bois sec et frappa deux pierres jusqu'à ce qu'une flamme apaisante s'élève. L'étrangère se rapprocha et y fixa son regard.

« Ce feu ne sera plus demain, dit-il en agitant la braise avec un bout de bois. Et toi-même, j'ignore si tu n'es pas qu'un songe. »

Elle rit de bon cœur et son rire résonna sur le lac, dans le bois et au-delà des montagnes. S'étirant lentement par-dessus les flammes, elle déposa un baiser sur son front, auquel il répondit par un sourire.

Ils furent longtemps ensuite sans parler. La nuit était très avancée et un silence parfait régnait autour d'eux quand elle se remit à parler.

« Je suis partie de chez moi depuis fort longtemps. Ils m'ont envoyée chercher celui qui doit venir. De nombreuses lunes ont flotté dans le ciel depuis que j'ai quitté mon village. Je cherche sans cesse quelqu'un qui ne pourrait sans doute rien m'enseigner, car je connais l'amertume du hasard mieux que quiconque. Mais toi, dis-moi, sais-tu au

moins ce qu'il y a de l'autre côté de ce lac ? »

Zigma prononça alors ces paroles :

« J'ai dormi pendant très longtemps et dans mes songes j'ai ressenti ce désir que tu as de savoir ce que l'autre rive réserve. Mais connais-tu quelqu'un qui puisse être à la fois son propre pont et celui des autres ? Ne sais-tu pas que seuls les ponts de pierre ne s'écroulent pas sous le pied de l'homme grossier ?

Dans mes rêves, j'ai vu les êtres qui ne sont que des marcheurs sur les ponts, pour qui les ponts eux-mêmes sont la rive. Lorsqu'un de ces hommes se risque à regarder l'eau qui se trouve sous lui, il est aspiré par le fond dans un tourbillon ; et ses dernières pensées s'enflent de terreur, et son cri n'est pas celui du guerrier qui charge, mais celui du blé que le moissonneur tranche de sa faucille.

Ne sois pas comme ces malheureux que tout peut aspirer à tout instant. Sois donc ton pont à toi-même et marche vers l'autre rive sans crainte. Regarde bien l'eau qui se

trouve sous toi et n'oublie jamais que tu viens de la terre, mais que tu es aussi née de l'eau. Ne cherche pas à retenir ceux qui tombent, ils ne saisissent pas comment tu peux regarder paisiblement ce qui les avale. Prends bien garde qu'ils ne t'entraînent dans leur chute si tu cherches à leur porter secours. Si jamais il te prend l'envie de plonger à ton tour, rappelle-toi ces paroles : la terre mouillée ne sera toujours que de la boue ; et la boue n'est ni de l'eau, ni de la terre.

Je sens dans ton cœur monter des questions qui te brûlent. Tu aimerais que je te dise ce que tu trouveras au bout de ta traversée. C'est l'ignorance qui te fait hésiter ainsi à t'engager toi-même. L'ignorance qui mène à la mort du nourrisson, à la dégénérescence d'un vieillard qui est resté aveugle pour n'avoir jamais ouvert les yeux. Ouvre ton esprit et vois. Tu traverseras sans tomber. Prends garde de ne pas rester moloch et finir en rampant sur le sol. »

Mais la jeune femme ne comprit pas ces

paroles. Elle le quitta sur un sourire et Zigma comprit qu'elle dormirait encore longtemps.

IV

Il y a une église et un mendiant.

Le mendiant, chaque dimanche, se tient sur le porche, silencieux. Il y a peu de gens qui viennent dans cette église, même le dimanche: quelques vieux, deux ou trois familles, une poignée de solitaires. Le rituel n'en est affecté en rien. Le prêtre parle et l'écho de sa voix se perd entre les bancs vides. Personne n'écoute vraiment, à part peut-être deux ou trois anges et quelques démons.

C'est comme ça.

Tous les dimanches, en arrivant, on voit le mendiant, sur le porche, silencieux. On glisse quelques sous dans son chapeau tendu et on entre dans l'église sans se retourner. Puis la voix se met à bruire, des ondes dans l'absence.

C'est comme ça.

Un jour, on arrive à l'église et le mendiant est en train de parler. Autour de lui, des gens sont rassemblés et l'écoutent. Il parle, de la vie, de l'amour, de l'amitié, des enfants. Et sa parole est juste. On l'écoute. Il parle bien. Certains de ses mots nous consolent et pansent de vieilles blessures mal guéries ou encore purulentes. Il parle lentement, en regardant chaque personne dans les yeux, et son regard réchauffe le cœur et l'âme.

Le temps s'est arrêté sur la voix du mendiant.

Mais voilà qu'il est l'heure de rentrer pour la cérémonie. Les gens laissent là le mendiant et entrent dans l'habitude. Le prêtre parle, mais cette fois on l'écoute. On pèse chacune de ses paroles en les déposant sur une balance avec en contrepoids celles du mendiant. Elles ne font pas le poids ses paroles, trop légères, trop vides, trop par cœur, trop mortes. Et soudainement, quelqu'un se lève. Quelqu'un qui n'en peut plus d'entendre parler le vide. Et il sort rejoindre le

mendiant qui n'a pas cessé de parler, même seul. Et un autre le suit, puis un autre, et enfin tout le monde. À l'intérieur, le monologue continue inlassablement, mais il n'y a plus personne pour l'écouter.

Chaque dimanche, par la suite, c'est le mendiant qu'on vient écouter. Il parle et on écoute. On a remplacé une voix par une autre, une histoire par une autre. Les noms changent, les décors se transforment, mais le fond reste le même, sculpté dans du rêve et de l'espoir. Et tous ceux qui écoutent le mendiant rêvent et espèrent. Que ça ira mieux, que demain sera plus vert, que la souffrance diminuera, que le bonheur se montrera enfin. Et il promet tout cela. Et on le croit.

On veut le croire. Il le faut.

Enfin un dimanche, sans qu'on sache trop pourquoi, sa parole nous semble moins forte, moins rassurante. Et pour la première fois, on voit l'homme derrière la parole. Ses loques, sa peau sale, ses dents cariées recouvrent le son de sa voix. Il n'y

a plus de maître, mais un pauvre homme.

Ce n'est pas lui qui a changé, mais l'image qu'on avait de lui. On aimerait que ce ne soit jamais arrivé, que sa voix nous transporte encore dans l'espoir. Mais l'espoir de l'espoir est impossible. Et on se détourne, on regarde autour, on cherche désespérément une nouvelle voix qui nous portera sur ses ailes.

Derrière, les voix du prêtre et du mendiant produisent un étrange bruit de fond. Mais ce n'est pas suffisant pour nous empêcher de remarquer cet étrange saltimbanque qui jongle dans la rue en racontant des histoires. Il jongle bien. Certains de ses gestes nous consolent et pansent de vieilles blessures mal guéries ou encore purulentes. Il jongle en regardant chaque personne dans les yeux, et son regard réchauffe le cœur et l'âme.

Le temps s'est arrêté sur les gestes du saltimbanque.

## Le vieux sage

Le lendemain, Zigma traversa le lac. Il vit sur l'autre rive une caverne profonde d'où venait une lueur. Il se glissa dans les entrailles du rocher et avança en se dirigeant vers la source lumineuse. Il trouva là un vieillard qui méditait les yeux fermés, près d'un petit feu.

Le vieil homme ne remarqua pas son arrivée et aussi Zigma décida-t-il de ne pas le déranger et d'attendre patiemment à ses côtés, car il voulait goûter au morceau de viande qui grillait près des tisons ardents.

Le vieillard sortit enfin de sa méditation. Il ne parut pas surpris de voir un homme près de lui et il adressa la parole à son visiteur :

« Mon ami, veux-tu connaître la vérité ? Veux-tu savoir les secrets de l'existence, de la vie et de la mort ? Tout ça, je peux te l'en-

seigner si tu es très patient.

– Vieil homme, je ne voudrais qu'un morceau de ton repas. Je n'ai pas mangé depuis longtemps et mon corps a besoin de forces pour continuer sa route. »

Le vieillard prit alors la pièce de viande et la donna à Zigma. Celui-ci la divisa en deux parties et en tendit une à son hôte.

« Mange, jeune homme et prends des forces pour continuer ton voyage, dit le vieil homme en refusant sa part. Le mien se termine et il me tarde de l'achever. Mais pendant que tu manges, j'aimerais te dévoiler les secrets que des années de retraite m'ont révélés. »

Zigma, affamé, acquiesça en hochant la tête et commença à goûter son repas.

« Les hommes sont sots, commença le vieillard. Ils ne savent ni d'où ils viennent, ni où ils vont et pas même où ils sont. Mais si ce n'était que ça, ce ne serait rien. Dans cette obscurité angoissante, tout être devrait ressentir le besoin de chercher la raison de la raison. Or, la majorité d'entre les hom-

mes ne sent pas cette poussée intérieure qui nous a donné toutes les grandes réponses que l'humanité a jusqu'ici trouvées. Au contraire, toute interrogation complexe est simplifiée par la plus barbare des torsions de l'esprit pour que tout apparaisse comme dans un très grand flou, un gris terne qui n'éveille aucun sens et qui les endort même.

Heureusement, quelques hommes comme moi sont poussés vers cette quête infinie et s'ils ne décident jamais d'être convoqués à la table des chercheurs, ils choisissent au moins d'accepter dans la joie la tâche ingrate qui leur est imposée... »

Zigma savourait sa viande en gardant le silence. Les paroles du vieil homme résonnaient dans la caverne et on aurait dit qu'elles sortaient des murs plutôt que de la bouche qui les prononçait. En regardant Zigma dans les yeux, l'homme détacha alors de son cou un collier au bout duquel était accrochée une pierre verte qui scintillait. Il étendit son bras et ouvrit sa main pour mettre la pierre en évidence dans sa paume.

« L'émeraude de Tru-tan-hen, dit-il l'œil enflammé. Sais-tu ce que c'est ? »

Zigma avait la bouche pleine et pour ne pas avoir à avaler trop rapidement ou à recracher la précieuse bouchée, il fit simplement signe que non de la tête. Le vieil homme reprit :

« Tru-tan-hen était le Premier Maître, celui qui fut choisi pour recevoir la révélation en son cœur. Son nom signifie littéralement *Celui-qui-écorche*. Sa naissance a été marquée par des événements fantastiques : apparitions d'animaux inconnus et astres nouveaux qui restent au ciel le temps de l'accouchement. Mais ses parents ne sentirent pas qu'il s'agissait là de l'annonciation d'un miracle et ils l'éduquèrent comme tous les enfants. Mais Tru-tan-hen ne se comporta jamais comme les autres. Sa bonté, son charisme et sa sérénité firent rapidement de lui un phénomène que tous voulaient voir. Il se lassa rapidement de cette popularité et à quinze ans, sans avertir personne, il quitta sa ville natale pour toujours.

Il erra durant longtemps à la recherche d'un maître qui pourrait lui enseigner les secrets de la vie, d'un sage qui voudrait répondre aux questions qu'il se posait depuis toujours. Mais il ne trouva personne qui le put. Aussi s'arrêta-t-il un jour dans un camp de pêcheurs au bord de la mer et décida de se faire lui-même écorcheur de poissons. On dit que jour et nuit durant quatre-vingt-dix-neuf ans, Tru-tan-hen écorcha des poissons sans jamais s'arrêter et qu'il en écorcha ainsi plus de cent mille.

Un jour, alors qu'il était devenu un très vieil homme, sa main pourtant habile glissa et il s'amputa le pouce droit en entier. En voyant le sang gicler hors de son corps, il eut la révélation et obtint la réponse à toutes les questions de l'existence. Dans ce poisson qui venait de lui coûter un doigt, il trouva une pierre, celle que j'ai sur mon collier. Malheureusement, la plaie s'infecta rapidement et le soir même Tru-tan-hen fut pris d'une fièvre intense.

La fièvre le faisait délirer et il parlait sans

cesse. On fit venir auprès de lui un scribe et on lui demanda de noter tout ce qu'il dirait jusqu'à sa mort. Il ne vécut pas longtemps, mais on dit que le scribe remplit plus de cent feuillets des pensées du mourant. Le manuscrit et la pierre furent remis à ses amis qui les rangèrent comme on range un chiffon, sans trop y porter attention.

Durant de nombreuses années, l'enseignement de Tru-tan-hen fut ignoré. Mais lors de la Grande Conquête, le manuscrit et la pierre tombèrent dans les mains d'un pillier à l'esprit élevé. Il comprit la Révélation et décida de se faire le porte-parole de celle-ci. De maître en maître durant plus de trois cents ans, les enseignements de Tru-tan-hen furent transmis; je suis le dernier de ces maîtres... »

Le vieillard fit une pause. Son regard s'embruma et Zigma comprit qu'une grande tristesse l'envahissait. Puis il reprit :

« J'ai formé mon remplaçant durant cinq ans. Mais il n'est pas encore prêt. Il le sera lorsqu'il sortira de sa retraite, du moins

je l'espère. Il ne faut pas que la Vérité ne meure. »

Zigma prononça alors ces paroles :

« J'ai dormi pendant très longtemps et dans mes songes j'ai vu des chercheurs de vérité. Mais je n'ai vu aucune vérité.

Celui qui cherche trop finit toujours par se perdre lui-même. C'est qu'il cherche dans la périphérie des réponses qui sont en fait au centre. Mais qu'est-ce que la vérité, vieil homme, dis-moi, si ce n'est toujours qu'un lien entre deux points différents, celui dont on part et celui où on arrive ? Chaque homme est ainsi fait qu'il part toujours d'un point différent ; alors, comment pouvoir tracer une ligne que tu appelles vérité entre deux points qui ne sont jamais les mêmes pour aucun homme ?

Quoi ? Tes yeux, tes oreilles, ton nez, ta bouche et ta peau sont meilleurs que les miens ? Sinon, comment peux-tu savoir que ce que tu entends n'est pas perverti par ton esprit ou tes sens ? N'as-tu jamais trempé tes mains dans l'eau très froide puis dans

l'eau tiède? Ta vérité alors, c'est que l'eau tiède te brûle les mains et cela ne concerne que toi. Mais si tu t'engages à convaincre les hommes que cette eau est brûlante, répands-tu ainsi un mensonge?

Ô! Vieil homme! Pourquoi passer sa vie à rechercher ce qu'on a toujours sous les yeux? La clé de ta porte intérieure a toujours été sous tes hardes. Et celle de tes suivants sous les leurs.

Que les oiseaux dans le ciel suivent un guide pour s'envoler vers les contrées lointaines ou que le chef de la meute conduise les loups sur leur territoire sont des normes de la nature.

Mais je ne suis ni un oiseau, ni un loup.

Ceux qui suivent le chercheur de vérité sont des oiseaux et des loups. Ils quêtent sans cesse leur nourriture et hurlent à la lune leur désespoir. Ils ne savent pas pourquoi ils sont vivants et faute d'être capables d'affronter leur solitude, ils préfèrent se soumettre au chercheur de vérité.

“Père, Mère, guidez mes pas”, dit l'en-

fant en tremblant. Mais c'est qu'il ne sait pas que son père et sa mère marchent dans l'obscurité comme lui. La lumière qu'il croit voir est à la fois sentimentale et orgueilleuse ; sentimentale, car c'est sa dépendance envers eux qui lui fait croire qu'ils sont voyants ; orgueilleuse, car il ne peut imaginer que la matrice d'où il a été tiré soit aveugle.

Celui que tu appelles Tru-tan-hen était un homme. Sa vie en fut une de solitaire et il ne fit jamais qu'écorcher des poissons sans jamais chercher à convaincre qui que ce soit. Je n'ai pas besoin de le connaître pour savoir que la divinité ne coulait pas en lui. Le cœur ne pompe pas le céleste, mais le sang. Et le sang vient de la terre et du feu, pas du ciel et du vent. Mais l'esprit, lui, est issu d'en haut. C'est pourquoi l'homme peut aspirer à monter sur la plus haute cime ; mais il s'agit d'une escalade solitaire et pénible que peu d'entre les hommes réussissent. »

Le vieillard l'interrompt :

« Seuls les yeux purs peuvent voir la vérité. Les aveugles confondent l'or et le plomb, voient des hommes dans les maîtres et ne distinguent pas un chien de race d'un porc. Le feu de l'esprit ne les a pas pénétrés et ils gèlent dans leur ignorance crasse. Il y a un temps pour la libération et un temps pour l'esclavage, mais, même affranchi, l'esclave demeure sous le joug de sa mémoire, se liant lui-même avec des chaînes qu'il imagine.

Je suis un briseur de chaînes, comme Trutan-hen avant moi le fut. Et mes mains peuvent forger des lames qui fendent la pierre et mon esprit des lances qui transpercent les cœurs arrogants comme le tien. »

Et il se mit à sangloter.

« Tu pleures, vieillard? reprit Zigma. Si tu pleures pour toi, j'en suis heureux. Que chacune de tes larmes te purifie et te permette de sanctifier ton corps. Car là est la source de tout bien.

Mais si tu pleures pour moi, alors tes larmes sont comme des serpents qui oseraient

entrer dans le jardin d'un empereur. Le jardinier qui les découvre leur tranche la tête un à un et il en fait un collier qu'il suspend comme des faînes sur la plus haute branche d'un hêtre en témoignage de la loi. Ensuite, il écorche la peau de leur corps et il en fait un tapis qu'il met à l'entrée du jardin pour que chaque visiteur foule de ses sandales la mémoire de ces intrus. Prends bien garde au jardinier.

Moi, Zigma, je suis comme ce voyageur errant à travers le monde aux genoux déchirés pour s'être trop agenouillé devant tous les dieux qu'il a croisés. Prenant chaque autel pour son port et chaque cierge pour son phare, il finit par revenir chez lui plus vide qu'avant son départ. Et il regarde ses anciennes idoles, celles qui ont rendu roses ses rêves d'enfant et qui donnent aux vieillards l'espoir mensonger d'une nouvelle jeunesse, et il rit.

Et son rire ébranle les temples.

Il défie les gourous et méprise tous ceux qui parlent au nom des dieux sourds et

aveugles. On le prend pour un fou et on le chasse de tous les lieux de culte, car il relève tout homme incliné, toute femme en soumission devant la pierre et les images. Il ne tolère plus de voir les roseaux se plier devant un vent qui déracine tout ce qui pousse librement. »

Mais le vieil homme ne comprit pas ces paroles. Il le chassa de sa caverne et Zigma le laissa à sa vérité.

V

Il est né et le combat a commencé.

Lutte contre l'air qui brûle en entrant dans les poumons, contre la lumière qui s'attaque aux yeux fragiles, contre ces mains qui manipulent sans arrêt. Crispation des muscles, contraction de toutes ses ouvertures sur le monde. Il croyait qu'il y avait un danger et il s'est protégé. Minuscules défenses contre des attaques terrifiantes.

Mais la coquille n'est pas une prison pour l'oisillon, ni l'éclosion de la graine une fin pour la fleur.

Pourtant, chaque jour il reproduit cette première scène. Il avance en crispant ses muscles, en contractant toutes ses ouvertures sur le monde. Il espère qu'en évitant le pire sa vie sera meilleure, il prie pour voir venir la douleur et l'éviter, et il utilise toutes ses forces pour que sa vie passe sans qu'il ne

la sente trop. Son mal devient cette habitude même à vouloir l'éloigner, sa peur cette angoisse d'être effrayé, sa vie cette fuite de la vie, de lui contre lui, de tout contre tout.

Et il fait tout, tout ce qui doit l'être, tout ce qui est commandé, ordonné en haut lieu, là où l'on sait, là où rien n'est imprévu, où tout se déroule comme il se doit.

Et il obéit, comme cet homme assis au coin de la rue, sa valise entre les jambes, sous le ciel gris de l'hiver, en attente de l'autobus qui le mènera loin de lui-même, entre les panneaux de tissu beige qui lui servent de cellule pour la journée entière, longue, ardue, dont la seule lumière est un écran rempli de ce qu'il n'a pas choisi, qui ne le concerne que parce que quelqu'un d'autre est concerné. Il pourrait avoir l'air malheureux comme ça. Mais il n'est plus là depuis longtemps, il s'est quitté dans l'enfance, entre le besoin du sourire de sa mère et son propre sourire.

Et il obéit, comme on se souille pour oublier sa saleté, en noyant sa souffrance

dans la douleur, en frottant de toutes ses forces sur son esprit pour oublier que l'on n'a pas le droit d'oublier qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même et que soi-même ce sont les autres, ceux qui savent, ceux qui choisissent ce qui est propre ou sale.

Et il obéit, comme quelqu'un qui regarde par une fenêtre et qui cherche, là, dans la forme d'un nuage, ce chemin vers quelque part, celui que l'on connaît avant de s'égarer dans les idées, avant de se perdre dans l'obéissance du prêt-à-penser.

Et il obéit, en pensant que le malheur ne frappera plus s'il est obéissant, que faire ce que dois est commandé par un ciel qui le rendra heureux, que l'air ne brûlera plus ses poumons, que la lumière n'irritera plus sa cornée, que ces mains ne le manipuleront plus.

Et il obéit, comme cet enfant sur le banc d'école, qui ne sait pourquoi il ne peut plus courir après les ombres des oiseaux-mouches et qui se retrouve de jour en jour plus

près de tous ces autres qui regardent en avant, sur le tableau noir où l'on écrit des choses sérieuses et sombres comme ceux qui les ont inventées.

## Le soleil et le serpent

Zigma reprit la route. Son corps rassasié lui permit un pas rapide et durant de longues heures il marcha sans s'arrêter. Il traversa les collines et se rendit jusqu'au désert. Rendu là, il fit une halte et s'assit près d'un grand rocher qui lui offrait son ombre. Sa peau était brûlante, mais il sentait son cœur se glacer dans sa poitrine. Devant lui s'étendait l'infinité de sable et il fut pris de vertige.

Alors, levant les yeux vers le soleil, il parla ainsi :

« Ô ! Astre lointain ! N'es-tu qu'une pierre en fusion comme le prétendent les hommes qui scrutent le ciel ? Tes rayons nous parviennent-ils sans ta connaissance et ton consentement ? Es-tu vraiment indifférent au sort des hommes que tu réchauffes et que tu nourris ? En ce cas, tu es fort, mais je

le suis plus que toi. Car chacun de mes pas est commandé par ma volonté et les règles qui me sont imposées comme à toi ne sont que des limites que par ma résolution je peux transgresser. »

Le soleil était à son zénith et les yeux de Zigma ne purent supporter de le fixer longtemps. Il baissa les yeux et questionna ainsi à voix haute :

« Tu m'attaques, maintenant ? Tu m'as sorti du sommeil pour m'obliger à fermer les yeux ? Ta colère m'est-elle destinée personnellement ou frappes-tu au hasard de ta puissance ? Peu m'importe en fait, car je ne te crains pas. Tu es mon maître, mais le tien est sans doute encore plus impérieux que le mien.

Un jour viendra où il t'ordonnera de t'en aller et contre lui tu ne pourras rien. Tu te soumettras à sa volonté sans même pouvoir te défendre. Quant à moi, un jour viendra où on me dira que je dois me rendormir et je m'endormirai. Nous sommes frères, Soleil, plus que tu ne le crois. Alors, laisse-

moi tranquille, je te le demande. »

Comme il finissait de parler, le ciel s'ennuagea. Zigma sourit. À ce moment, un serpent que l'obscurcissement soudain avait fait sortir de sous sa roche s'approcha de lui.

« Ô! Homme! Je t'ai vu parler au Grand Astre et le menacer de ta colère, dit le serpent. Qui es-tu, toi qui peux ordonner à la lumière de s'obscurcir? Fais-tu partie de ces êtres que la nature écoute sans réserve et qui peuvent marcher sur les flammes ou sur les eaux?

– Saurien! Crois-tu vraiment que de tels êtres existent ou espères-tu dans ton cœur qu'il en soit ainsi? »

Le serpent s'enroula autour de la jambe de Zigma et continua ainsi :

« Je sais qu'ils existent. Le désert les attire comme le miel, la fourmi. Ils y trouvent un refuge pour apaiser les voix intérieures qui les assaillent sans cesse. Le désert pourtant cruel est pour eux aussi tendre que la mamelle où ils s'abreuyaient étant enfants. »

Zigma prit le serpent dans ses mains.

« Je suis peut-être de ces hommes dont tu parles. Mais que m'importe d'en être ou d'en n'être point, dis-moi serpent? Est-ce cela qui fera que mon estomac ne demandera plus à être rempli? Que mes jambes ne se fatigueront pas de marcher durant des heures? Que ma peau ne se flétrira pas lorsque le temps jouera sur moi son œuvre? Non, saurien, rien de tout cela ne serait changé, même si j'étais l'un d'eux.

– Mais tu parles au soleil, homme! Et il t'écoute! N'est-ce pas la preuve que tu es différent des autres? Que tu es unique?

– Le soleil est mon frère, serpent, comme le tien, mais il ne m'écoute pas plus que le vent ou la pluie. Une force plus grande décide pour lui. Lève tes yeux et regarde: bientôt les nuages s'en seront allés et quoi que je fasse les rayons du Grand Astre reviendront me brûler la peau.

– Mais je l'ai vu t'obéir et se cacher sous tes ordres!

– Ce que tu as vu, c'est la concordance de

mes désirs et de l'ordre universel. Mais tu n'as tenu compte que de cette concordance. Il ne s'agit que de cela. Pourquoi vouloir que le monde se règle sur notre musique alors qu'il est si facile d'harmoniser sa musique avec le monde? De tous les instruments, l'homme est le plus mal accordé. Sa musique sonne toujours faux dans la symphonie universelle.

Toi, serpent, tu es parfait. De partout dans l'univers on peut entendre ton harmonie avec ta nature. Tu es serpent, et jamais il ne te prendrait l'envie d'être autre chose. Toutes tes actions sont faites dans un esprit de serpent. Chacun de tes gestes est inscrit dans l'ordre et s'y insère à merveille. Tu es ce que tu es. »

À ce moment, le soleil réapparut et le serpent, meurtri par les rayons de lumière, crut que Zigma était la cause de son mal et le mordit à la main. Celui-ci le laissa tomber sur le sol. Le serpent s'en alla se cacher sous une roche. De la morsure giclait un mélange rouge et vert, sang et poison. De

sous son abri, le serpent dit :

« Pardonne-moi, homme, je ne voulais pas te faire du mal.

– Tu es serpent, répondit Zigma, c'est dans la nature du serpent de mordre. Si les hommes pouvaient être comme toi et faire ce qui est dans leur nature, combien le monde serait plus vrai.

– Tu n'es pas en colère contre moi ?

– Pourquoi le serais-je ? Être en colère parce que tu m'as mordu serait aussi fou que de rager parce que la rivière va en aval.

– Mais... tu vas mourir, murmura le serpent.

– Si je dois mourir, alors que je meure ! Que j'entre les yeux ouverts dans ce qui nous attend tous. Mais peut-être n'est-il pas encore temps ; peut-être dois-je encore marcher sur mes propres pas et revenir à moi-même avant mon dernier souffle.

Ou mon premier. »

Sur ces mots, Zigma quitta le serpent. Il marcha ensuite durant longtemps dans le désert.

Le vent sifflait dans son dos et le portait  
sur ses ailes.

VI

L'histoire est toujours la même.

Il y a quelque part un désir très fort qui ne peut s'assouvir. Ce désir fait perdre le sommeil, le goût de manger, de vivre même. Dans un autre pays, de l'autre côté de la rue ou même dans sa tête, il y a la satisfaction de ce désir. Et chaque jour, le désir croise la satisfaction. Et le désir finit par croire que la satisfaction est la seule solution pour continuer à vivre.

La suite est toujours la même.

Il y a un désir qui entre par effraction pour trouver la satisfaction. Et il la trouve, la cajole, la prend pour lui et s'enfuit avec comme un voleur.

Ensuite, le sommeil revient, le goût de manger, de vivre même. La satisfaction donne au désir ce qu'il veut. Et il le prend, s'en délecte, s'en goinfre. La satisfaction

coule au coin de sa bouche déjà remplie,  
mais il en veut encore et encore.

La fin est toujours la même.

La satisfaction s'épuise, puis meurt, assassinée par un désir nouveau-né ou ressuscité, qui ne peut s'assouvir et qui fait perdre le sommeil, le goût de manger, de vivre même.

## Le condamné

Après de longues heures de marche, Zigma arriva dans la Grande Cité. Une foule s'était réunie sur la place publique. Sur une estrade de bois se tenait un homme qu'on venait de condamner à la pendaison. La foule scandait : « Tuez-le ! Tuez-le ! Tuez-le ! »

À sa droite était le bourreau, à sa gauche, les juges. D'une voix forte, Zigma s'adressa ainsi aux juges :

« Ô, maîtres de la justice, de quel crime est donc coupable cet homme à qui vous allez faire rendre son dernier souffle ? »

Un lourd silence tomba sur la foule. Tous les spectateurs se tournèrent vers Zigma et le dévisagèrent.

« Cet homme a enfreint les lois de la Grande Cité et pour cela il doit mourir, dirent les juges.

– A-t-il enfreint toutes les lois ou n'en a-t-il enfreint qu'une seule ? demanda Zigma.

– Une seule. Mais une seule est suffisante pour mériter la mort. Mais qui es-tu, étranger, pour oser interrompre le cours de notre justice ? »

Alors Zigma parla ainsi :

« Je me nomme Zigma et j'ai dormi durant de longues années. Et dans mes rêves, j'ai vu des juges condamner à mort des innocents et des coupables. Certains livres de lois que j'ai vus sont couverts de sang et les âmes des innocents se font entendre quand on en ouvre la couverture.

Et le sang n'est pas celui des innocents, mais celui des juges. »

Les juges reprirent alors la parole :

« Ton effronterie n'a d'égale que ta sagesse, homme. Et quand tu dis que la loi peut se tromper, tu as raison. Mais les lois se doivent d'être tenues hautes par-dessus la tête des hommes. Et si en retombant leur couperet tranche la vie d'innocents, il faut accepter ce prix qu'impose le maintien de

la justice. »

En entendant ces paroles, la foule applaudit bruyamment. Zigma sourit et recommença à parler :

« Ainsi ce que les hommes nomment justice est à la fois juste et injuste. Le prix de son application est de se bafouer elle-même. Et vous, ô juges, semblez accepter qu'il en soit ainsi par hauteur d'esprit. Mais je vais vous dire d'où vous puisez la force de ne pas vomir l'injustice de votre loi comme je le fais. Vous êtes ceux qui sont les responsables de l'injustice. Sous vos décisions périssent indistinctement le coupable et l'innocent.

Si ce n'était que cela, vous ne seriez pas pires que l'idiot qui veut vider la mer avec un seau.

Mais vous vous targuez d'être en mission pour de plus puissantes instances et par là même vous vous souillez dans l'immondice du mensonge, car vous savez bien, quand vous rentrez chez vous après avoir jugé, que vous ne l'avez fait que dans les limites de

votre esprit étroit.

Si ce n'était que cela, vous ne seriez pas pires que le fou qui met le feu au temple en croyant ainsi détruire un dieu.

Mais vous tirez profit de votre loi pour vous ou les vôtres, et par là même vous vous retirez le droit de pratiquer votre jugement.

Je ne connais rien de l'homme que vous allez condamner aujourd'hui. Son père et sa mère ne me sont pas connus et je ne lui ai jamais parlé. Pourtant, je sais qu'en d'autres circonstances, il eut été jugé innocent de ce dont on l'accuse. Peut-être même que sa faute eut été jugée comme un acte vertueux s'il avait été un autre que lui-même. Mais il n'est que lui et vous n'êtes que vous et c'est pourquoi il doit mourir aujourd'hui.

Peuple, ce n'est pas la justice ou la vérité qui fait la loi, mais la force. Celle du nombre, du sang ou de la violence. Voilà pourquoi la loi est la loi, et qu'elle se place au-dessus de toute autre chose et bafoue tout ce qui ne se livre pas à elle, comme un tyran qui soumet une cité.

La foi dans votre nombre vous fait croire que la vérité est pour vous, mais ce n'est peut-être que l'ignorance qui vous unit. »

Sur ces mots, une grande colère saisit la foule qui voulut s'emparer de Zigma. Mais ce dernier leur échappa de justesse et il s'enfuit comme un malfaiteur, laissant là les rêveurs d'un monde juste.

VII

Pour mieux les entendre, il a ouvert la fenêtre.

Des enfants, sept ou huit, que le crépuscule rend joyeux et bruyants, hurlant dans le parc leur plaisir d'être au monde. Leurs cris montent jusqu'à lui, éveillant en son esprit les souvenirs d'une insouciance lointaine.

Il regarde dehors et il les aperçoit. Ils sont juste en bas, sur la pelouse, à mi-chemin entre la ville grise et son cœur.

« Ici, ici, ici ». C'est l'exhortation que l'un d'eux ne cesse de lancer aux autres. Et cela le fait sourire, car ce pourrait bien être leur cri de ralliement, ou plutôt la devise de toute leur vie : « Ici, ici, ici ».

Un vieillard passe tout près d'eux. Ils se calment l'instant du passage. Des regards échangés. Un rire étouffé. Puis ils s'esclaf-

fent d'un seul mouvement. D'ici, pour un œil qui est devenu aveugle à sa propre enfance, cette scène pourrait donner à penser qu'ils sont méchants. Ce serait une erreur. Pas une once de malveillance, uniquement un naturel enfantin. Ils ne rient pas du vieil homme, mais ils savourent la complicité de leur jeunesse. D'ailleurs, ils sont déjà loin du passant, recentrés instantanément sur leur activité.

Que font-ils au juste? Il ne sait trop. De sa fenêtre, il devine un jeu inventé par hasard, là, juste pour le plaisir, sans but, sans profit. Ils tournent, tombent, se relèvent, vrombissent et recommencent. Toujours ces rires, ces éclats de voix soudains qui prouvent l'importance suprême de l'activité en cours. C'est la preuve qu'ils possèdent l'essentiel de la vérité: que tout est important, que rien ne l'est véritablement, qu'il faut pouvoir jouer sérieusement, tenir son rôle comme le plus grand acteur sans jamais oublier que le rideau finit toujours par retomber.

Justement, ils s'éloignent. Le jeu est fini, pour tout de suite en tout cas. Ce n'est que partie remise, se dit-il ; demain, ils joueront encore. Mais il les devance, souillé par cette ambition adulte de répéter le plaisir, car sur le chemin du retour, ils continueront à vivre « ici, ici, ici ».

Leurs voix s'éteignent peu à peu, un dernier éclat de rire puis, plus rien. Le silence à nouveau. Habituellement, ils font bon ménage le silence et lui, mais pour l'occasion le silence n'est pas assez espiègle. Il met un disque de Mozart.

C'est ce qui se rapproche au plus près de cette symphonie de vie qu'il vient de voler au temps qui passe.

## Le petit d'homme

Zigma se dirigea vers la mer, car il savait qu'elle accueille les bras ouverts tous ceux qui se livrent à elle et qu'elle peut purifier la lassitude qui étouffe, voire la transmuier en sérénité.

Mais la mer était loin devant lui et la nuit vint avant qu'il n'y soit arrivé. Une légère bruine s'était mise à tomber, soufflée par un vent chaud. Fatigué, Zigma trouva une large ouverture dans un rocher et chercha le sommeil. Mais il ne dormit pas. Du silence de la nuit jaillissait un pleur étouffé. Zigma se leva et se dirigea vers la voix. Il n'eut pas à marcher longtemps, car à quelques pas de lui, caché dans le tronc creux d'un arbre, il trouva la source du sanglot : c'était un enfant. En voyant Zigma, le petit se fit silencieux et chercha à se dissimuler de son mieux.

« Sèche tes pleurs, petit d'homme », dit Zigma en lui tendant la main.

L'enfant ne répondit rien. Alors Zigma recula d'un pas et dit :

« Quand devant toi tu verras que j'ai laissé la place libre, tu comprendras que tu peux t'avancer sans crainte. Ce qui est devant toi t'appartient et il n'en tient qu'à toi de le prendre. Mais si tu demeures caché, sache que tu prendras racine comme cet arbre dans lequel tu t'abrites. Or, toi, tu n'es pas un arbre, mais un petit d'homme et les petits d'hommes ne sont pas faits pour s'enraciner, mais bien pour marcher.

La lune qui brille dans le ciel ne doit pas t'effrayer, mais éclairer tes pas dans la nuit.

L'obscurité ne doit pas te faire perdre la vue, mais t'inspirer de tendres rêves.

Le soleil ne doit pas brûler ta peau, mais te réchauffer comme le sein d'une mère.

Le sel de la mer ne doit pas brûler tes yeux, mais guérir tes blessures.

Le sable du désert ne doit pas irriter ta peau, mais se faire tendre sous tes pieds nus.

Le vent ne doit pas faire sombrer ton navire, mais souffler dans tes voiles pour te conduire où tu désires aller.

Et si l'homme est souvent un loup pour l'homme, il se doit de se comporter avec ses petits comme la louve avec les siens. »

Sur ces mots, l'enfant bougea pour la première fois. S'attendant sans doute à ce que Zigma bondisse sur lui, il s'arrêta dans son mouvement. Mais Zigma demeura immobile. Alors l'enfant sortit de sa cachette.

« Sens-tu la pluie sur ton visage? »

L'enfant répondit par un sourire léger comme un pétale de rose.

« Cette sensation est la vie et il n'y a rien d'autre que cela, reprit Zigma. Il y a peu de temps que tu as quitté la demeure chaude et sécurisante du ventre de ta mère et il te semble encore que cet endroit où elle t'a fait naître est effrayant. Mais tu n'as pas à avoir peur.

Tu es comme ce capitaine dont le navire s'est brisé sur les récifs et qui nage dans l'océan en quête de la terre ferme. S'il gar-

de la tête dans l'eau, il ne peut voir cette merveilleuse île qui se dresse à l'horizon. La pluie qui tombe sur toi est comme le sel de la mer qui brûle les yeux du capitaine et lui rappelle de sortir sa tête de l'eau. La sensation qu'elle procure te montre le passage vers ce qu'il y a de vrai en ce monde. Tous les mensonges sont révélés devant elle et tous les malheurs sont relevés par sa puissance.

Tends l'oreille, petit homme, et entends la voix du ciel qui chante l'harmonie du monde en cette ondée. L'eau ruisselle sur ton corps et te montre dans sa chute l'endroit où toutes choses vont et viennent. Et l'eau n'a pas peur de sa destinée, car elle sait que rivières et mers la reconduiront toujours là où il faut. Comment n'en serait-il pas ainsi pour toi ? »

Cette fois, l'enfant rit aux éclats. Il semblait maintenant en confiance, car il posa sa petite main dans celle de Zigma.

« Es-tu mon père ? demanda-t-il soudainement en fixant Zigma du regard.

– Je suis ton père et ne le suis pas. Je suis le père de tous les hommes et leur fils à la fois. Tu es aussi mon père et mon fils. De moi, tu aurais beaucoup à apprendre; de toi, j’aurais tout à apprendre. Je suis maintenant trop vieux pour me souvenir de tout ce que tu sais. Le temps a enseveli en mon esprit la sagesse que tu portes en toi. »

L’enfant entendit ses paroles et les rangea précieusement en son cœur.

« Où sont ceux qui t’ont mis au monde? demanda Zigma.

– Dans mon village, tout près d’ici.

– Il est temps pour toi de retourner auprès d’eux. »

Alors l’enfant se mit à suivre Zigma, et il laissait sa main dans la sienne. Après une brève marche, les lumières d’un petit village percèrent le voile étanche de la nuit. Encore quelques pas et ils furent devant une immense porte de bois gardée par deux hommes.

« Qui va là? demanda l’un d’eux.

– Je me nomme Zigma et je vous ramène

ce petit d'homme qui est des vôtres. Ouvrez grandes vos portes et célébrez son retour!

– C'est la nuit, répondit sèchement le garde. Et personne n'entre dans notre village entre le coucher du Grand Astre et son lever. »

Alors Zigma parla ainsi :

« Si on te tend la main et que ton esprit pense qu'on te menace du poing, tu es un sot.

Si les couleurs du ciel quand le Grand Astre se couche ne sont pour toi que du rouge et de l'orangé, tu ne vaux pas mieux que ceux qui crachent dans l'eau de la source après s'y être abreuvés.

Si tu places l'ordre que tu reçois au-dessus de ta propre justice, tu n'es pas mieux que le chien qui fonce sur l'animal que son maître vient d'abattre, mais qui ne le dévore pas, de peur d'être battu à mort.

Entends mes paroles, gardien des portes, et libère la voie pour laisser entrer le petit d'homme!

– Je ne comprends pas tout ce que tu dis,

étranger, mais je sens que tu es juste et bon. Toutefois, j'ai reçu l'ordre de ne pas ouvrir notre ville durant la nuit, et ni l'enfant ni toi ne pourrez entrer avant l'aube. »

Il y eut un silence. Le visage de Zigma se changea d'étrange manière et les gardes ne purent réprimer un frisson. Ce n'était pas le voile de la colère ou de la haine, mais celui de la tempête qui s'annonce. Puis il leva les yeux et interrogea le ciel ainsi :

« Ô! Lune! Ô! Étoiles! Voyez-vous la misère de cet homme?

Quelle noirceur avez-vous laissée entrer en son cœur et son âme?

Qui l'aveugle ainsi, si ce n'est la nuit sombre de l'ignorance? La plus mauvaise naissance n'a pu fermer les portes de son esprit de la sorte. Il faut qu'une obscurité plus dense lui ait été imposée.

Quoi? Vous croyez que son maître est assez puissant pour l'aveugler? Il n'en est rien! Une chose grave est survenue entre sa naissance et l'ordre qu'il a reçu et accepté. Un événement plus terrible que tous

ceux que l'on puisse imaginer. Des mots, des gestes et des pensées se sont déposés comme autant de bandeaux sur ses yeux et ses oreilles et l'ont rendu aveugle et sourd. Que n'est-il pas devenu muet pour la paix du monde!

– Assez, étranger! l'interrompit le garde. Laisse l'enfant et nous le garderons auprès de nous jusqu'au matin. Mais toi, quitte ces lieux sur-le-champ, avant que mon glaive ne s'emporte! »

Les mots étaient menaçants, mais le ton laissait entrevoir un respect immense pour l'homme qui savait parler de la sorte.

Zigma sourit, car il était heureux d'avoir pu ouvrir une brèche dans le sommeil du cœur du garde. Aussi tourna-t-il les talons et se mit à marcher droit devant lui.

Et il ne se retourna pas.

VIII

Il y a un homme en train de méditer.

Sa concentration serait parfaite s'il n'y avait pas cette mouche qui tourne autour de lui. Impatient, il fait un geste de la main pour éloigner l'insecte. Quelques battements d'ailes et il est parti. L'homme reprend sa méditation le sourire aux lèvres.

L'insecte continue à voler, loin, contre le vent. Il survole une plaine, puis franchit une forêt, et, enfin, arrive près d'un lac. Continuant son vol, il le traverse, frôlant la surface bleutée. Soudainement, sans que rien ne l'annonce, un poisson surgit du miroir brisé par la brise, la gueule ouverte, et l'avale d'un coup.

Ce ne serait rien s'il ne s'agissait que de cet insecte-là. Mais d'autres sages en méditation, des quatre coins du pays, ont fait fuir des milliers de mouches qui viennent,

traversent le lac et finissent dans la bouche des poissons.

Ce lac est un paradis des poissons. Les mouches n'y manquent jamais. Et c'est très bien comme cela.

Mais il y a des pêcheurs sur ce lac. Ce soir, ils reviennent, pour le centième soir en autant de jours de pêche, bredouilles au camp. C'en est trop. Les maîtres tiennent leur réunion autour du feu de bois. Il faut faire quelque chose. Les enfants se meurent, les femmes n'ont plus de lait, la famine va finir par exterminer le clan.

Avant que la force des guerriers ne soit trop touchée, il faut attaquer le clan voisin, leur prendre leur nourriture, celle qui pousse dans les champs par une magie que nous ne connaissons pas. Le plus tôt sera le mieux. Cette nuit sera parfaite. Nos petits ne mourront pas de faim.

Cette nuit-là, le feu de la guerre éclaire le visage horrifié d'un petit clan de cultivateurs sédentaires qui se fait décimer par la rage de la faim.

Pendant ce temps, quelque part, un sage en train de méditer chasse nonchalamment une mouche qui le harcèle.

## Les guerriers

La mer continuait à l'appeler.

Zigma sentait en son être le rassurant va-et-vient des vagues et le doux murmure de l'eau qui caresse le sable. Il marcha jusqu'à l'aube sans s'arrêter. Puis jusqu'au coucher du soleil. L'air salin lui indiquait qu'il n'était plus bien loin de son but. Il gravit une petite colline et, tout en haut, il la vit : l'univers bleuté qui s'étend à perte de vue. Son pouls se mit à battre dans ses tempes et il ne put s'empêcher de courir vers elle.

Quand ses pieds furent dans l'eau, il se laissa tomber à genoux, puis sur le dos. Les vagues caressaient son corps et cela lui fit du bien. Il resta longtemps dans cette position.

Le ciel azuré le couvrait comme un père et l'océan le berçait comme une mère.

La nuit passa.

Il aurait pu rester longtemps comme cela entre la vie et la mort, mais un vent se leva qui le fit frissonner. Il regarda au loin, inspirant à pleins poumons, pendant que le Grand Astre se levait. Son âme lui murmura ceci : « Dans cette tranquillité infinie je veux retourner ».

Et elle avait raison.

Puis l'horizon laissa émerger des voiles blanches. Zigma pensa qu'il s'agissait de bateaux de pêcheurs rapportant de quoi se nourrir. Il comprit qu'il se trompait, car quand ils furent suffisamment rapprochés, il vit que la guerre était le métier de l'équipage. Il savait que la mort naviguait avec ces hommes et qu'elle débarquerait avec eux sur le rivage.

Le petit homme allait mourir.

Debout sur la plage, Zigma attendit patiemment. Les navires accostèrent et des centaines d'hommes débarquèrent silencieusement. Leur chef s'approcha du Réveillé, l'œil inquisiteur.

« Va quérir ton maître ! ordonna-t-il.

– Je n'en ai pas.

– Tout le monde a un maître et je t'ordonne d'aller le chercher avant que nous n'attaquions la ville en traître.

– Ô! Noble guerrier! N'est-ce pas toujours trahir pour un homme que d'en attaquer un autre? Quels sont les plans des dieux qui t'ont chargé de prendre ce village? Sont-ce des offrandes qu'ils t'ont demandées?

– Non, sage étranger, ce ne sont pas les dieux, mais les démons qui nous ont fait naviguer durant des jours pour venir ici. Nos terres sont desséchées comme les mamelles des mères qui nourrissent nos fils. La maladie frappe et nous ne pourrons plus tenir encore longtemps sans nous trouver un autre endroit pour vivre. »

Zigma se dit à lui-même :

« La terre n'est pas mauvaise en ne nourrissant pas les êtres qui marchent sur elle ; la pluie n'est toujours qu'un retour à la mer. Mais il y a du sang dissimulé dans l'émotion que l'ordre de la nature fait naître. Ces

hommes verront la mort des leurs ou des êtres qui leur sont chers. Comment pourrais-je les convaincre de laisser vivre ceux qu'ils ne connaissent et de condamner ceux qu'ils aiment ? »

Puis il se rappela son long sommeil et ces paroles jaillirent de sa bouche :

« Ô ! Guerrier ! J'ai dormi durant des années et dans mes songes j'ai vu des guerres telles que celle que tu vas livrer. J'ai senti l'épée qui transperce le ventre de la future mère et j'ai goûté aux larmes des enfants qui pleurent sur le cadavre encore tiède de leur père. Les hyènes ne sont pas plus tendres avec la charogne qu'elles se déchirent. Mais tu n'es pas un charognard.

Quand tu plonges tes mains dans la terre, ce que tu ressens n'est pas différent de ce que ressent l'homme que bientôt tu transperceras de ton épée. Le soleil qui brûle la peau de ta femme aux champs est le même qu'ici. Quand reprendras-tu ta nature céleste ? Les étoiles qui flottent dans le ciel ne sont pas différentes de toi. Elles retour-

neront en poussière quand leur heure sera venue et il en sera pour toi ainsi. Les saletés que pleut la guerre retournent toutes à ce néant originel d'où tu fus tiré. Pourquoi presser l'éternité qui nous attend tous? »

Il y eut un bref silence. Puis, peu à peu, des murmures se firent entendre parmi les hommes qui se tenaient là. Ils avaient entendu les paroles de Zigma, mais ce dernier savait que les mots ne peuvent rassasier l'oreille affamée.

Un grand cri de guerre s'éleva et l'armée souleva un nuage de poussière en se dirigeant vers le village du petit homme. Zigma secoua ses sandales et poursuivit sa route en longeant la mer.

Les hurlements du sang le pourchassèrent encore longtemps sur son chemin.



Autrefois, c'eut été la folle du village. Aujourd'hui, c'est une folle parmi les fous.

Elle vit au treize, comme marquée par un destin superstitieux. Chaque jour la ramène à la même occupation qu'elle accomplit minutieusement : ramasser des objets dans les ordures, les mettre dans des sacs et les rapporter chez elle.

Les objets sont choisis au hasard, mais au hasard d'une folie qui en fait des objets sélectionnés. Détritus transmués en trésor par le vide de la solitude. Morceaux de boue que le tamis de la folie change en pépites d'or.

Elle ne parle à personne. Pour les passants, elle n'existe pas. C'est sans doute ce qui explique qu'elle ne parle à personne : il n'y a personne pour elle. Sûrement, jadis, avant que la noirceur ne ronge son esprit,

avait-elle des proches, des connaissances, voire des amis. Aujourd'hui, il ne reste qu'un vide à remplir d'objets. Quelquefois, rarement, de plus en plus rarement, une vague image surgit dans sa tête : elle se rappelle une autre vie.

Celle d'avant. D'avant l'isolement, d'avant la noirceur, d'avant les voix, d'avant la mort avant la mort. Mais le souvenir est flou, comme une vieille peinture abandonnée au grenier dont les couleurs et les formes sont filtrées par la poussière. Encore un peu, et ce ne sera qu'une toile grise sans couleur et sans forme. Sa mémoire est comme ça, sans couleur et sans forme. Elle ne distingue plus son autre vie sous la poussière ; si bien qu'elle ne vit que celle-là, la nouvelle, la grise.

Outre les ordures et les odeurs, elle collectionne aussi d'étranges êtres. Chaque soir, dans son petit dépotoir, elle les regarde danser sur les conserves vides en gloussant, faire des batailles de boulettes de vieux papiers en s'esclaffant, et elle sourit en pen-

sant que son épuisant travail quotidien  
amuse un peu les anges.

## Les nomades et la mort

Le temps était froid. Zigma marchait d'un pas rapide pour éviter que la fraîcheur ne l'oblige à s'arrêter. Il avançait sans direction précise; il marchait la tête basse, les yeux fixés sur le sol. Il arriva bientôt tout près d'un campement de nomades qui avaient choisi le bord de la mer comme refuge temporaire. Il ne voulait pas s'arrêter, mais son corps était éreinté et le seul fait de cesser de marcher lui avait enlevé toute envie de faire un pas de plus.

Une grande agitation régnait dans le campement: des gens allaient et venaient en tous sens, produisant un vrombissement étrange qui rappelait celui des abeilles en colère dont on a secoué la ruche. On avait dressé, au centre de la place, un immense autel fait de branches sèches sur lequel on avait déposé un corps. Des hommes se frap-

paient la poitrine en hurlant vers le ciel, des femmes agenouillées pleuraient et laissaient monter de longues lamentations. Le jour était rempli de douleur.

« À qui appartenait ce corps que le Souffle a quitté? demanda Zigma à une femme qui se trouvait à ses côtés.

– Au fils des fils, à celui d’entre nous que la vie ne devait pas quitter, à un enfant pour qui la mort devait être un songe lointain », répondit-elle en sanglotant.

Zigma fut pris d’une grande compassion pour cette femme. Il savait que rien ne fait oublier complètement un être que l’on a aimé, mais il savait aussi que tout passe et que chaque instant de vie est à la fois un instant de mort.

« Ô, femme du temps, regarde la nature qui t’entoure et qui n’est au fond que notre seule véritable demeure. Que remarques-tu? Une nuit suffit parfois pour ramener la splendeur d’une fleur à la terre, l’insecte qui t’étourdit demain déjà ne sera plus, les arbres pourtant puissants et vigoureux

connaissent eux aussi le jour du début de leur dernière nuit. Tu es toi aussi partie de tout cela. Ne sommes-nous pas tous des fils des fils ?

Quand tu marches ou respirez, le pas ou le souffle que tu viens de prendre ne le sera plus jamais. Ton enfant, la chair de ta chair, t'a été repris par cela même qui te l'avait offert. Ne sois pas une mendicante du temps sur lequel tu n'as aucun droit. Demande, si tu veux, mais n'exige rien de ce qui te transcende.

Le temps est tout et rien à la fois. Il n'est que les instants successifs où la flamme de la chandelle oscille. Ce que tu crois être la vie, n'est que le vacillement d'une flamme fragile. Mais cette flamme est aussi douce qu'une mère pour celui qui sait en reconnaître la valeur sacrée. Soulève ton cœur mortel vers ton âme qui l'est peut-être aussi, mais qui, par une force que nous ne connaissons jamais assez, l'ignore.

La douceur du visage de la jeune fille que tu as été est déjà masquée par le souci des

jours, l'ivresse de la jeunesse confiante t'a quittée et tu te soulèves à la fois contre le trépas qui brûle le souvenir de celui qui est parti, mais le plus grand reproche vient de ta propre disparition. Lente. Comme une maladie incurable dont seraient affectés tous les êtres. Tu sais que tu portes au front le sceau dont tous sont marqués en naissant.

Celui que tu appelas ton fils le portait aussi, mais tu ne le voyais pas. Mais aujourd'hui, il s'en est allé. »

La femme était secouée de sanglots. Zigma la serra contre lui, cherchant à transpirer la vie pour combler le gouffre qu'avait forgé la mort en elle. Il se souvenait que la mort transformait toujours son rêve en cauchemar quand il était endormi. Il revoyait la grisaille qui recouvre tout paysage d'où s'est effacé pour toujours le visage d'un être aimé.

« Femme, reprit-il, ton fils ne t'a pas abandonné. Il est toujours près de toi et il suffit que tu tendes l'oreille ou ouvres grand les

yeux pour entendre à nouveau sa voix qui était une mélodie sans pareille ou pour voir son sourire qui valait plus que ta propre vie.

Souviens-toi des plus belles phrases jaillies de sa bouche et tu pourras les entendre aussi souvent que tu le désireras. Rappelle à ton être ce sourire qu'il avait quand tu le serrais dans tes bras et tu le verras à nouveau se blottir contre toi. Le regret est comme un vin corrompu que l'on se force à boire et le vigneron sait qu'il faut jeter le vinaigre, dut-il provenir du plus noble vignoble. La coupe de ton fils est vide, mais la tienne est encore pleine et c'est à toi de choisir si tu veux boire le vinaigre du regret ou le vin de la reconnaissance. »

Sur ces mots, Zigma se leva et regarda autour de lui. Les nomades l'observaient silencieusement. Alors il dit ceci :

« Son fils est parti, mais les vôtres sont encore bien vivants. Regardez autour de vous et voyez que la vie vous laisse encore du temps pour toucher la peau chaude des êtres que vous aimez tant. Cajolez l'amour

qui vous est donné et remplissez-en vos cœurs et vos âmes, car pour vous aussi viendra le jour où vous serez plongés dans l'obscurité de la solitude et torturés par la soif. »

Les nomades le regardaient toujours, mais Zigma voyait dans leurs yeux que leurs cœurs étaient dans l'ombre de toutes les préoccupations de leur survie et qu'ils n'entendaient rien à ses mots. Il comprit qu'il ne parlerait jamais vraiment à ceux que le besoin fait dormir et il les quitta les yeux remplis de larmes.

X

Ils défilent un à un. Son amour, ses enfants, son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses amis, ses oncles, ses tantes, ses cousins, ses cousines. Tous ceux qui l'aimaient. Et tous ceux qui ne l'aimaient pas aussi. L'amour n'a plus sa place ici, il a été remplacé par le remords, le regret, la tristesse et la tradition, ces inventions nées, justement, du manque d'amour.

Mais lui voit chacun de leurs visages comme lors de leur première rencontre, purs, lavés du mensonge et des conventions, nettoyés de toutes les impuretés que le social insère dans la relation. Eux ne le voient pas comme la première fois. Ils superposent à son visage blême, sans expression, maquillé sans succès pour avoir l'air vivant, tout ce qu'il a été pour eux.

Ils confrontent leur propre vie à celle

qu'il n'a plus. D'un côté de la balance, ils déposent le temps qu'il leur reste et de l'autre, celui qu'ils ont dépensé. Chacun fait son propre bilan de laideur et de beauté, de peur et de confiance, de colère et d'espoir. Et ils se jurent que désormais ils se souviendront que tout finit là, étendu entre le silence et l'obscurité. Quelques-uns demandent à leur dieu où il est parti. Question angoissante, que le mutisme divin ne fait que renforcer.

Bientôt, ils s'en vont. Un à un, tous rattachés à leur solitude : celle des vivants. Ils quittent l'obscurité de cette salle où on avait mis son corps et plongent dans la lumière du jour.

Une fine bise agite les feuilles des arbres et leurs idées.

Que faire maintenant ? Dormir, manger, vivre.

Et ils continuent leur route.

Et il les suit. Il les accompagne encore un peu sur ce qu'ils appellent la vie, mais ce mot est déjà vide de sens pour lui, un vague

souvenir qui se dilate lentement. Il pourrait continuer à les suivre, mais il se lasse vite, la lumière et la bise l'attirant beaucoup plus. Et il se laisse bercer par elles, d'un côté la clarté, de l'autre le vent. Et il se laisse pénétrer par ces forces, sans violence, lentement. Un dernier souvenir : un été chaud, une balançoire dans un parc, un enfant qui se laisse bercer par le vent et la lumière. C'est lui. Il avait déjà volé sur ces ailes ce jour-là.

Mais, aujourd'hui, il n'est pas pressé de revenir.

Il a tout son temps.

## Second réveil

La mer guidait ses pas et il la laissait faire.  
Mais tandis qu'il marchait vers le soleil, une grande douleur le saisit et il s'écroula sur le sable. Cherchant péniblement à se redresser sur ses jambes, il comprit que ce n'était pas son corps, mais son âme qui était affligée. Alors dans ses yeux un éclair jaillit qui eut fait peur à quiconque eut été près de lui. C'était celui de l'homme qui défie les esprits célestes.

« Que m'est-il donc arrivé? Je dormais paisiblement et on m'a réveillé. J'étais dormeur, fils des plus ensommeillés des êtres qui habitèrent cette terre, me voilà les yeux grand ouverts devant l'immensité et le vide.

Ô, douleur du réveil, quand cesseras-tu de m'habiter? Laisse-moi retourner d'où je viens! Garde ta lumière pour les sages et les saints, mais laisse Zigma le simple mortel s'assoupir dans le mensonge! Les guerriers de l'éveil sont tous morts de t'avoir écoutée; ne sais-tu pas que ta lueur brûle tous ceux qu'elle pénètre?

J'ai dans mon sommeil pensé qu'il serait

bon de me réveiller enfin. Mais j'étais dans l'erreur. Que me sert-il de ne pas sombrer si ce n'est que pour mes voiles que tes vents poussent? »

Et de ses deux poings, il se frappait la poitrine.

« Vois-tu ces autres qui rient de moi? Ne serait-ce que leur rire et je pourrais le supporter. Mais il y a dans leurs éclats de rire les plus pathétiques des maux qui soient. Ils rient comme grogne le porc qu'on mène à l'abattoir. Et ce grognement me soulève le cœur de pitié.

Vois-tu ces autres qui pleurent? Ils pleurent, mais ne savent pourquoi. Leurs larmes sont tièdes comme leurs âmes et ils ne peuvent plus en savourer le sel qui éveille.

Vois-tu ceux qui luttent et qui s'arrachent le cœur en le faisant? Ils se battent pour la poussière dont ils sont formés eux-mêmes. Et dans leurs poumons, l'air ne peut plus entrer; et ils étouffent de respirer le vicié de leur quotidien. Et toutes leurs énergies sont consacrées à voir de l'air là où il y a du

poison, de l'eau pure là où il y a des marais nauséabonds et de la vie là où la mort est reine depuis toujours.

J'ai vu déjà dans mes songes leur crémation ; j'ai senti l'odeur de leurs corps putréfiés qui se calcinent : ils sont morts, mais ne le savent pas. Et ce ne sont pas des hommes que je vois lutter, mais une danse morbide de squelettes décharnés qui ne peuvent s'arrêter.

Vois-tu encore des enfants ? Ou as-tu comme moi constaté qu'il n'y a plus que des êtres qui tremblent ? Les nourrissons sont abreuvés à des mamelles produisant le lait vicié du mensonge du lendemain. Et les langes sont ceux de promesses qu'on sait fausses et meurtrières.

Les grains de sable ne sont-ils qu'autant d'étoiles ? Et leur multitude ne me montre-t-elle pas que je ne suis rien ?

Où sont donc allés tous les rois des temps anciens ? Rejoindre l'infinitude de vide qui nous attend tous.

Mais moi, Ô Vide Éternel, tu as voulu

que je sois différent du commun ; tu m'as frappé de ta malédiction en riant et en ce faisant tu m'as condamné à errer de par le monde.

Je parle aux sourds, mais ils ne m'entendent pas.

Je danse pour les aveugles, mais ils ne me voient pas.

J'enseigne aux muets à chanter, mais ils grognent.

Que ne suis-je pas mort dans le sein de mon sommeil! »

Et il pleura longuement.

La mer veillait sur lui. La marée était montante et chaque vague venait apaiser son amère solitude. Comme il ne trouvait plus la force de se relever, la mer se décida à le porter. Les yeux fermés, il se laissa prendre par elle et mener là où elle le voulait.

Et elle le prit en pitié et l'entraîna doucement en son centre, dans l'obscurité et la chaleur.

Bientôt, il n'entendit plus rien, si ce n'est un vrombissement sourd qui l'apaisait et

qui le remplissait d'une plénitude lumineuse. Une détente telle qu'il n'avait jamais éprouvée remplit son corps et son âme, et, bientôt, il ne sentit plus rien. C'était le vide absolu, le centre paisible de la conscience effacée par la paix.

Le temps s'évanouit.

Ce fut une légère douleur au ventre qui le ramena à la conscience d'exister. Mais ses idées glissaient dans sa tête et étaient emportées par un tourbillon de lumière. Il sentait son corps, mais ne savait plus si c'était bien le sien. Qui était-il? Pourquoi était-il ici? Toutes ces questions sans réponse étaient avalées par une lumière qui maintenant l'aveuglait.

La lumière, tout autour de lui, et la douleur au ventre.

Il eut envie de hurler, mais quelque chose l'empêchait de respirer. Il étouffait. Il raidit son corps de toutes ses forces et, enfin, il parvint à lâcher un cri terrible qui résonna autour de lui. Comme réponse à sa détresse, une onde sonore s'éleva, impénétrable

pour lui qui était parvenu au-delà de toute compréhension, mais pleine de douceur et de tendresse : « C'est un garçon ».

